

Introduction

Je pense que l'esclavage est le foyer où se nichent toutes nos peurs, qu'elles naissent dans cet abîme gluant et obscur et tissent autour de nous une toile humide et nous enferment comme dans un cocon. Ces petites peurs nous enseignent à ne plus penser, à ne plus nous effrayer devant les véritables et grandes pertes : la privation de liberté, la mort de l'âme, la séparation avec l'homme de sa vie. [...] Nous avons accepté de jouer le rôle de gens heureux dans cette représentation cauchemardesque. Nous sommes tous prêts à supporter les défauts provisoires et les quelques excès exceptionnels, puisque, pour le reste, nous sommes globalement heureux et satisfaits. Personne ne peut nous aider tant que, dans un élan de dégoût général, nous n'aurons pas arraché, avec un cri strident, la répugnante toile d'araignée de la peur, greffée en nous comme un second système de circulation sanguine¹.

1. Arkadi Vaïner, Gueorgui Vaïner, *La Corde et la Pierre*, tr. fr. P. Léon, Gallimard, 2006, p. 380-381.

La Culture de la peur

De toutes les passivités qu'eurent à combattre les dissidents et autres opposants à ces régimes politiques dont on convient de faire, en général, *l'autre* de la démocratie – de toutes les inerties qu'il leur fallut surmonter pour faire entendre leur voix, aucune ne fut plus résistante que la peur. Quiconque voudrait écrire aujourd'hui l'histoire des affects qui orientèrent, en quelque coin du globe, les relations morales et politiques au cours du siècle passé ne saurait en faire l'économie. Rien du plus insoutenable – les millions et millions d'êtres affamés, déplacés, déportés, exécutés, toutes ces séparations brutales, ces corps mutilés et ces paroles étouffées, toutes ces vies sacrifiées qui ont fait la trame de l'histoire, au siècle dernier – ne saurait se comprendre et s'expliquer sans l'organisation méthodique d'une soumission, d'une résignation et d'une acceptation du pire qui trouvaient dans l'orchestration systématique de la peur leur principal support. De ce point de vue, tous les récits et tous les témoignages convergent, toutes les voix qui se seront élevées pour décrire, mesurer et penser son effet sur les individus et l'ensemble des relations qui les lient les uns aux autres, familiales, amicales, professionnelles, confessionnelles et autres, dressent le même constat. C'est par l'entretien d'une peur quotidienne, d'une peur de chaque instant – qui fut d'abord une peur de la mort, démultipliée – que les régimes autoritaires et les systèmes totalitaires assurèrent leur emprise sur la vie de chaque individu. La terreur (les arrestations, la torture, les déportations et les exécutions arbitraires) était connue de tous et, en cela, elle était collective.

Introduction

Mais c'est chacun, « individuellement » et *séparément*, que, dans le mutisme qu'elle imposait à tous, elle faisait vivre dans la peur.

La différence entre la terreur et la peur est, en effet, la suivante. La terreur désigne la méthode et l'ensemble des moyens que les régimes, semble-t-il, non démocratiques mettent en œuvre pour assurer et étendre, de façon exponentielle, leur contrôle sur toutes les sphères de l'existence. Elle se concrétise dans des dispositifs, des règlements, des contraintes, des menaces et des exemples – dont la connaissance est toujours collective. La peur, quant à elle, est autre chose. Elle traduit l'appréhension, propre à chaque « individu », d'être la prochaine victime ou le prochain exemple – à moins que ce ne soit un proche, enfant, conjoint, père, mère que celui-ci serait impuissant à protéger. Elle affecte tous ceux qu'elle touche *singulièrement* et *isolément*. Repliant chacun sur lui-même, elle divise, elle fractionne, à l'infini, la terreur. C'est pourquoi elle constitue le soutien le plus imparable, le plus redoutable de tous les despotes, dictateurs et autres tyrans.

Cette peur et cette terreur, nous pourrions penser qu'elles sont effectivement le propre des régimes non démocratiques, qu'elles affectent donc essentiellement les citoyens d'États, dont les dirigeants n'ont d'autres moyens d'asseoir leur domination que de développer, par tous les moyens à leur disposition (les appareils idéologiques autant que les appareils répressifs), une véritable culture de la peur. Nous pourrions penser que, *a contrario*, le propre des régimes démocratiques

La Culture de la peur

est de pouvoir et même de devoir s'en passer, que cette économie, en d'autres termes, est partie intégrante de leur principe et de leur définition, et que « tenir à la démocratie » signifie d'abord et avant tout « être attaché à cette économie ». Pourtant, il n'est pas sûr qu'une telle distinction résiste à l'analyse. Car, s'il est un trait qui distingue aujourd'hui les démocraties occidentales, c'est le développement exponentiel d'une *culture* de la peur, à laquelle aucun discours politique, aucune mise en scène médiatique de l'information ne semble résister. Le terme de « culture » sans doute ne va pas de soi, mais il indique d'entrée de jeu (comme cela même qui fait problème) que la peur, quel que soit son objet, n'est jamais spontanée – qu'elle se nourrit de son traitement politico-médiatique auquel les individus sont soumis incessamment. Il n'est pas de jour où les journaux télévisés du soir n'égrènent des informations anxiogènes, dont l'effet recherché est d'une part de transformer notre connaissance de la société et du monde en culture de la menace, d'autre part d'en appeler, de façon au moins subliminale, à *encore et toujours plus* de protection et de sécurité.

La peur devient ainsi l'effet *le plus commun* de l'information *la plus commune*. C'est cette communauté qui la dispose à toutes les exploitations et à toutes les instrumentalisation. Et c'est elle qui en fait un instrument redoutable. En effet, ce qui se trouve alors compromis, de la façon elle-même la plus inquiétante, c'est la possibilité pour les individus, soumis à la loi impérieuse des images et des discours apeurants, d'échapper

Introduction

au nivellement généralisé de cet affect commun, d'exister ainsi comme des *singularités*, en d'autres termes, de s'individuer. Que ce soit effectivement le cas, que la « culture de la peur » soit un instrument d'uniformisation et donc de *dés-individuation* des individus, rien ne l'atteste davantage que l'expérience de la peur dans les régimes non démocratiques. Aussi est-ce de son témoignage qu'il faudra repartir en un premier temps. Mais ce sera avec le souci de ne pas s'y arrêter, car chaque pas fait dans cette direction ne vaudra que comme anticipation problématique de ce à quoi cette étude voudrait conduire qui est, en réalité, tout autre. S'il est vrai que le premier effet de la multiplication de la peur est la perte d'identité des hommes et des femmes dont elle s'empare, la question sera de savoir dans quelle mesure sa « culture », à laquelle sont *soumises* les sociétés « démocratiques » aujourd'hui, produit ou non les mêmes effets et, plus explicitement, si la *contagion* de la peur qui décrit cette soumission ne *fragilise* pas la frontière qui sépare et distingue ce qui « se donne » comme démocratie des *autres* régimes. Il s'agira d'analyser, autrement dit, la façon dont le développement de cette « culture », c'est-à-dire aussi bien son instrumentalisation politique que son exploitation médiatique, *affecte* et compromet les possibilités de ce qui constitue pourtant la finalité de toute démocratie : l'invention idiomatique de la singularité. S'il est vrai que leur « désaffection », entendue comme absence de désir, constitue l'un des traits les plus significatifs de l'identité (ou plutôt de la perte d'identité)

des « individus » des sociétés démocratiques, *aujourd'hui*, on se demandera dans quelle mesure celle-ci ne trouve pas son origine dans une peur ou une angoisse – et il faudra revenir sur ce qui distingue ces deux termes – qui constituerait alors quelque chose comme leur *sur-affection* première. À supposer que l'on veuille faire, pour parler comme Nietzsche, *la généalogie de cette dés-affection*, n'est-ce pas l'un ou l'autre de ces affects que l'on y trouverait ?

Mais la peur, sous toutes ses formes, est d'abord peur de l'insécurité – que celle-ci concerne l'environnement, la santé, l'emploi, la sécurité personnelle, la propriété, le territoire, ou tout autre objet. C'est pourquoi comprendre comment opère la culture de la peur, dans les sociétés démocratiques, ne saurait se faire sans interroger le concept de sécurité. S'il est vrai que cette culture doit être comprise à partir des images et des discours qui l'organisent, le « traitement » de l'insécurité en constitue l'un des éléments essentiels. Comment faut-il comprendre ce traitement ? Ce que les deuxième et troisième chapitres de cette étude voudraient montrer, c'est que, si l'on peut parler de « culture » et y voir une menace pour la démocratie, c'est d'abord et avant tout parce que ce « traitement » est toujours sélectif et hiérarchisé. Il *choisit* les formes d'insécurité, sur lesquelles l'attention (et la peur) des citoyens devront se focaliser, au détriment d'une compréhension générale et globale de la sécurité humaine ou de la sécurité de la vie. Le propre du pouvoir politico-médiatique, autrement dit, est toujours d'inter-